

Les relations familiales en ville sont *brokbrok* : partage de nourriture et contribution à Port-Vila, Vanuatu

Daniela Kraemer

DANS **JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES** 2017/1 n° 144-145 , PAGES 105 À 116
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES**

ISSN 0300-953X

DOI 10.4000/jso.7745

Date de mise en ligne : 22/12/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-journal-de-la-societe-des-oceanistes-2017-1-page-105?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société des océanistes.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



Les relations familiales en ville sont *brokbrok* : partage de nourriture et contribution à Port-Vila, Vanuatu

*Family relationships in town are “brokbrok”: Food sharing and “contribution” in
Port Vila, Vanuatu*

Daniela Kraemer

Traducteur : Coralie Chamois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/7745>

DOI : 10.4000/jso.7745

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 105-116

ISSN : 0300-953x

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Daniela Kraemer, « Les relations familiales en ville sont *brokbrok* : partage de nourriture et contribution à Port-Vila, Vanuatu », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 144-145 | 2017, mis en ligne le 15 décembre 2019, consulté le 24 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/jso/7745> ; DOI : 10.4000/jso.7745

Les relations familiales en ville sont *brokbrok* : partage de nourriture et contribution à Port-Vila, Vanuatu

par

Daniela KRAEMER*

RÉSUMÉ

Les jeunes sous-scolarisés et sous-employés de Port-Vila font souvent référence à la « casserole vide » pour refléter les problèmes sociaux rencontrés dans le milieu urbain d'aujourd'hui : coût de la vie élevé, aliénation des terres agricoles, taux de chômage important et insécurité financière. À Freswota, la casserole vide témoigne aussi des changements au niveau des relations familiales, souvent générées et maintenues par un système de partage de nourriture. Ici, comme dans la majeure partie de Port-Vila, les familles sont confrontées à la difficulté de trouver un équilibre entre leurs revenus et l'obligation de donner et de recevoir. Des familles urbaines privent ainsi de nourriture certains de leurs membres (vus comme consommant sans produire). Ces contraintes de la vie urbaine et l'influence de la notion émique de « contribution », dans un contexte de capitalisme néolibéral et de relations intergénérationnelles, font que les jeunes citadins sans emploi voient leur famille comme incapables de les soutenir et, par conséquent, de nouvelles relations au sein de la communauté se renforcent.

MOTS-CLÉS : Port-Vila, Vanuatu, jeunesse urbaine, réciprocité, changement social, partage de nourriture, famille urbaine, transformation des relations familiales

ABSTRACT

Under-educated and under-employed young men in Port Vila, Vanuatu's capital city, frequently refer to the "empty saucepan". This is an idiom they use to reflect some of the social problems experienced in urban Vanuatu today; high cost of living, alienation from access to agricultural land, high rates of unemployment and financial insecurity. Yet the "empty saucepan" also speaks to specific concerns surrounding shifts in family relationships, often produced and maintained through a system of sharing of food. As this paper will show, in Freswota, one of Port Vila's residential communities, families face difficulties balancing their incomes with obligations to give and receive. As such, some urban families are excluding people, those who are seen as consuming without contributing, from eating their food. This article considers some of the constraints of urban living, and what influence the emic notion of "contribution", in a context of neo-liberal capitalism, is having on inter-generational relationships. I argue that urban unemployed young men are increasingly experiencing their parents and families as unsupportive, and as such, other relationships in their community are becoming stronger.

KEYWORDS: Port Vila, Vanuatu, urban, youth, reciprocity, social change, food-sharing, urban family, transforming kinship

« Parfois tu rentres à la maison et tu jettes un œil mais il n'y a rien à manger dans la casserole. La casserole est vide ! Alors, je ne mange pas à chaque repas et c'est très difficile. Acheter de quoi manger coûte cher et les parents ne partagent pas toujours leur nourriture avec les enfants comme moi. » (Luke, 27 ans)

À Freswota, une communauté résidentielle de Port-Vila, la capitale du Vanuatu, les jeunes hommes évoquent souvent « la casserole vide ».

Comme le révèlent les paroles de Luke dans l'extrait ci-dessus, l'image de la casserole vide est utilisée pour rendre compte des problèmes sociaux rencontrés aujourd'hui dans le Vanuatu urbain : coût de la vie élevé, non accès aux terres agricoles, fort taux de chômage et insécurité financière. Toutefois, dans le contexte de Freswota, la casserole vide témoigne également des changements qui s'opèrent au niveau des relations familiales, celles-ci étant souvent générées et maintenues

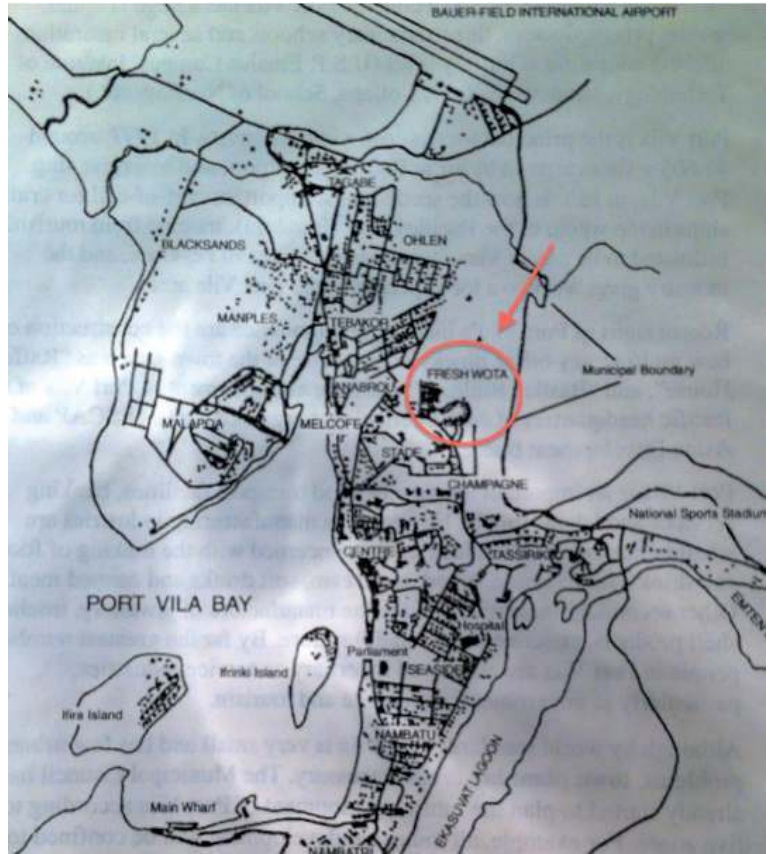
* Université Wilfrid Laurier, Ontario, Canada, danielakraemer@gmail.com

par un système de partage de nourriture. À Freswota, comme dans la majeure partie de Port-Vila, les familles sont confrontées à la difficulté de trouver un équilibre entre leurs revenus et l'obligation de donner et de recevoir. Ainsi, de plus en plus de familles urbaines privent de nourriture certains de leurs membres ; ceux qui à leurs yeux consomment sans pour autant produire.

Cet article examine les raisons pour lesquelles de nombreux jeunes hommes de Freswota évoquent fréquemment « la casserole vide ». C'est à travers l'exploration de la casserole vide que certaines des transformations s'opérant dans le Port-Vila contemporain deviennent visibles. Après une description de la communauté de Freswota et des jeunes hommes qui font l'objet de cette recherche, l'article examine certaines des contraintes de la vie urbaine et comment la notion émique de « contribution », dans un contexte de capitalisme néolibéral, a un impact sur les relations intergénérationnelles et mène à la création de nouvelles relations. Enfin, cet article suggère que les jeunes hommes sans emploi vivants en milieu urbain ressentent de plus en plus un manque de soutien de la part de leurs parents et des autres membres de leur famille et, par conséquent, renforcent d'autres relations au sein de leur communauté.

L'escouade des garçons de Freswota

Luke fait partie de la soixantaine de garçons qui forme « l'escouade » (*skwad*)¹ des « garçons » de Freswota. « Garçon » est le terme utilisé par la communauté pour faire référence aux hommes qui vivent comme des jeunes. Ainsi, même si certains des individus avec lesquels j'ai passé du temps avaient la vingtaine passée, le fait qu'ils passent leur temps avec l'escouade et s'impliquent dans les activités du groupe, leur confère l'étiquette de « garçon ». Puisque ma recherche de doctorat se concentrait principalement sur ce groupe de jeunes hommes, les références aux jeunes femmes de Freswota servent seulement à



CARTE 1. – Localisation des quartiers résidentiels de Port-Vila : Freswota est dans le cercle rouge (© Vanuatu Dept. of Education, 2000)

mieux comprendre ce groupe de jeunes hommes ou à parler des relations sociales entre les genres (Kraemer, 2015).

Au Vanuatu, le terme *Skwad* fait d'abord référence à une équipe de sport (Crowley, 2011) et, d'après les résidents de Freswota, la première escouade de Port-Vila était l'équipe masculine de football de Freswota. Aujourd'hui, ce terme renvoie simplement à un groupe d'amis, comme en témoigne l'utilisation faite par une de mes amies qui évoque souvent ses déjeuners « avec son escouade de filles » (*skwad blo ol gel*), ou l'escouade des garçons de Dog Street, (*skwad blo ol boe blo Dog Street*), groupe de garçons qui se retrouvent pour boire un kava. Tandis que certaines escouades de garçons sont informelles, d'autres, comme celle avec laquelle j'ai passé le plus de temps, sont plus soudées. Comme je l'ai suggéré dans un précédent article, l'escouade apparaît comme une nouvelle infrastructure informelle ou une « modalité d'organisation sociale » pour les jeunes gens naviguant dans un contexte urbain précaire (2017a-b).

Au Vanuatu, le terme « gang » est très peu utilisé pour décrire de tels groupes de garçons car le gang est, dans l'esprit populaire, associé à la

1. *Skwad* désigne un groupe de personnes, généralement du même sexe, qui se rassemblent régulièrement.

violence et au crime organisé. Par ailleurs, ces groupes sont rarement désignés comme *raskol* (bandits), terme associé aux groupes de jeunes hommes impliqués dans des activités criminelles – vol, cambriolages, crimes de rue – à Port Moresby. Bien que la violence et le vol existent chez les membres des escouades, il s'agit généralement d'actes portés par une minorité d'individus. En ce sens, les escouades de Port-Vila se différencient des *raskols* de Port Moresby qui sont décrits comme des gangs opérant en réseaux et impliqués dans des opérations criminelles étendues (Goddard, 2005 : 82)

Comme la plupart des jeunes hommes que j'ai appris à connaître, Luke que j'ai cité plus haut, est né à Port-Vila et, dans les années 1980, alors qu'il était encore enfant, est venu s'installer à Freswota avec sa famille. À la fin des années 1970, début des années 1980, la Société de Logement de Vanuatu (*the Vanuatu Housing Corporation*) a commencé à développer Freswota pour répondre à l'importante migration urbaine qui a suivi l'Indépendance du pays en 1980. Les familles, dont les moyens étaient suffisants, ont alors pu s'offrir des parcelles de terre. Elles y ont bâti des abris de fortune ou ont transformé les lopins de terre en petits jardins agricoles tandis qu'elles louaient autre part et économisaient pour se construire une maison.

Freswota se situe dans la partie nord-est du centre de Port-Vila (cf. carte 1) et compte environ 5 000 résidents. Lorsque je vivais à Freswota, une trentaine d'années après que le premier bulldozer eut commencé à défricher la terre, le quartier était toujours en plein développement. Les familles ayant acheté leur parcelle de terrain vers la fin des années 1970, comme c'était le cas des parents de Luke, commençaient enfin, à force de travail acharné et d'ingéniosité, à percevoir suffisamment de revenus pour développer leur bien. Et ces familles rénovaient leurs maisons : constructions de cuisines intérieures, aménagement des étages et installation de petits « logements locatifs » censés apporter un revenu supplémentaire. Dans le reste de la communauté, on commençait à paver les rues et à installer les conduites d'eau et d'électricité jusqu'à la limite du quartier, où les dernières parcelles de terre se vendaient.

En 2008, Freswota était la communauté la plus prisée. Les autres habitants de Port-Vila voyaient Freswota comme une « bonne » communauté, « organisée » et « coopérative » (Kraemer, 2017b)². Beaucoup de gens apprécient le caractère ethniquement mixte de Freswota : peu de foyers sont organisés autour des îles et villages d'origine. Les habitants de Freswota considèrent la communauté comme l'émanation d'un « nulle

part virtuel » (Kraemer, 2013). Dans la mythologie de Freswota, les premiers habitants de la communauté n'avaient que peu de valeurs communes. Ces valeurs se sont développées avec le temps, alors que les jeunes hommes qui font l'objet de cette recherche ont entrepris, grâce à leur travail communautaire et à la mise en place des conseils de Freswota, de créer du lien entre des habitants qui ne partagent pas une Histoire commune mais qui finissent par forger des liens entre eux et créer un sens commun (Kraemer, 2013, 2017a-b).

À l'époque où je côtoyais Luke et ses camarades, entre 2008 et 2010, ils avaient tous entre 16 et 28 ans. Nés et élevés en ville, leur expérience est bien différente de celle de leurs parents ou grands-parents qui ont pour la plupart migré depuis de petites îles rurales. Peu d'entre ces jeunes gens s'étaient déjà rendus sur l'île d'origine de leurs parents (Kraemer, 2013), les coûts de transports étant trop élevés et la migration circulaire ayant cédé la place à l'établissement urbain (Bedford, 1977). Ces jeunes ont donc eu peu d'occasion de passer du temps avec des membres éloignés de leur famille, d'apprendre les langues, les coutumes et la culture de l'île natale de leurs parents et de se familiariser avec leurs terres ancestrales. En conséquence, la relation qu'entretiennent ces jeunes nés en milieux urbains avec leur terre ancestrale s'est considérablement étioyée (Kraemer, 2013).

Toutefois, bien qu'ils connaissent peu leurs terres ancestrales, beaucoup d'entre eux ont des liens avec les îles rurales, soit à travers le récit d'histoires nostalgiques, l'idéalisation de la vie au village, le visionnage de vidéos d'orchestres populaires filmées dans les parties rurales de l'île, soit en visitant les îles de l'archipel dans le cadre de voyages organisés par les partis politiques, les troupes de théâtre, les groupes de hip-hop ou lors de tournois sportifs. Les jeunes de Freswota connaissent bien des îles rurales en général, mais pas celles de leurs prédécesseurs.

Ces jeunes ont grandi en parlant le bichelamar, leur langue natale, et dans un contexte de diversité culturelle et ethnique sans précédent dans cette partie du globe. Contrairement à leurs aînés, les jeunes de Freswota se considèrent comme *man town* ou *man Freswota* plutôt que *man Malakula* ou *man Tanna* par exemple. Pour eux, la question importante, qu'ils posent et à laquelle ils répondent fréquemment lorsqu'ils rencontrent d'autres jeunes, n'est pas « d'où viens-tu ? » mais « où est-ce que tu dors ? ». Pour eux, il est de plus en plus important et révélateur de savoir que quelqu'un dort ou a grandi dans le *Dark Corner* de Freswota-4 que de connaître son île d'origine (Kraemer, 2013 : 25).

2. Les gens étaient toutefois assez prompts à parler de la communauté de Freswota en des termes beaucoup moins favorables. Et, comme j'en ai moi-même été témoin, Freswota est loin d'être un quartier sans violence, vols, sorcellerie ou conflits et il n'est pas rare de voir des groupes de jeunes hommes sans emploi traîner aux abords des routes.



PHOTO 1. – L'escouade des garçons de Freswota Squad passant le temps dans un de leurs abris à la fin de la route de la communauté de Freswota, 2013 (© Daniela Kraemer)

Lorsque je vivais à Freswota, Luke et ses camarades passaient toutes leurs journées ensemble, sur les routes secondaires du quartier, dans les hangars abandonnés, derrière une épicerie, sur le terrain de football, dans les bars à kava vides, n'importe où. Ils passaient là leur matinée à lire le journal, à se raconter les nouvelles de la communauté, à jouer aux cartes et à partager le premier joint de la journée (les membres de cette escouade-là fumaient du cannabis). Au cours de la matinée, ils confirmaient leurs plans pour le reste de la journée. Il s'agissait en général d'un mélange de travail communautaire – la participation à des réunions de conseil, l'organisation de collectes de fonds et d'événements communautaires tels que des relais à vélo ou les célébrations de la fête de l'Indépendance –, de tâches collectives – achat ou vente de cannabis, rendre visite à une personne d'une autre communauté – et des activités parascolaires comme la musique et le sport. De temps en temps, l'escouade était embauchée pour effectuer un travail rémunéré comme construire ou réparer des abris pour le marché de Freswota, tondre l'herbe pour la municipalité ou faire la sécurité lors d'événements spéciaux à Port-Vila.

Bien qu'aux yeux du public ces jeunes hommes ne font que « traîner » sur les routes, j'ai découvert un groupe de jeunes hommes actifs, décidés à « s'enraciner » dans la communauté et à surmonter les obstacles de la vie urbaine. Pourtant, ces groupes de garçons, qui sont nombreux à travers la ville, sont souvent désignés en des termes péjoratifs. Les habitants de Port-Vila les appellent « les garçons des routes » (*boe blong rod*). Cette expres-

sion a plusieurs significations. Premièrement, dire qu'un garçon est « un garçon de la route » implique que celui-ci n'a pas de père. Cela implique également qu'il vient de nulle part (*manples*) et que, par conséquent, il se déplace sans but, improductif et non reproductif. Enfin, au Vanuatu, le temps passé sur la route implique généralement un voyage, avec une destination et une intention. Les gens désapprouvent l'absence de motif dans les déplacements (Jolly, 1999 : 284 ; Taylor, 2008a : 136) et, de ce fait, ils critiquent sévèrement les garçons qui traînent et semblent ne rien faire.

Beaucoup de gens trouvent le manque d'objectif et de productivité effrayant. De plus, ils redoutent l'indiscipline et le caractère débridé des jeunes hommes. Aussi, lorsqu'il leur arrive de devoir passer devant un de ces groupes, beaucoup, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, préfèrent traverser la route ou emprunter un autre itinéraire pour rentrer chez eux. En effet, des mois après avoir terminé mon terrain, j'ai appris que certains membres de la communauté s'inquiétaient pour moi et se demandaient :

« Où sont ses parents ? Est-ce qu'ils savent qu'elle traîne avec ce dangereux gang ? »

Bien qu'il est vrai que Freswota peut être un endroit violent et qu'il arrive que ces jeunes hommes participent à cette violence, le but de mon travail avec eux est de mieux comprendre l'expérience qu'ils vivent et de décortiquer le contexte qui a permis la formation de ces groupes de jeunes qui traînent ensemble jours après jours.

Les contraintes de la vie urbaine

J'ai appris qu'il arrivait que les membres d'une famille ne partagent pas leur nourriture lorsqu'un après-midi, mon compagnon du jour, Robert, 27 ans, rencontré en dehors de Freswota et non-membre de l'escouade locale, m'a demandé qu'on passe chez lui sur le chemin du retour. Alors que je l'attendais dehors, j'ai entendu la voix d'un homme s'écrier :

« Tant mieux que tu t'en ailles ! »

Lorsque Robert m'a rejointe, il était contrarié. Il m'a expliqué que c'était l'heure du déjeuner et que sa mère venait juste de distribuer à manger. C'est son oncle, venu d'une autre communauté, qui avait apporté les aliments cuisinés pour ce déjeuner. Robert m'a expliqué que son oncle ne voulait pas partager sa nourriture avec lui car il n'avait pas contribué au repas. Comme Robert travaille et participe au budget familial, il était fâché par la réaction de son oncle.

La réaction de l'oncle de Robert est-elle surprenante ? Sa réponse est peut-être représentative des relations et dynamiques qui s'exercent au sein de son foyer. De plus en plus, à Port-Vila, les foyers n'ont pas suffisamment de revenus pour nourrir l'ensemble de leurs membres. À Freswota, un foyer typique se compose d'un couple marié d'une quarantaine d'années, de leurs trois ou quatre enfants, puis du conjoint d'un des enfants et leurs bébés ou l'un des frères et sœurs du couple, ou l'un des neveux ou nièces. Tandis que le recensement national de Vanuatu indique que la taille moyenne des ménages de Port-Vila est de 4,8 personnes (Vanuatu National Statistics Office, 2009), mon propre sondage auprès des ménages de Freswota indique un chiffre plus proche de 6,3 personnes.

Les parents gagnent la majorité du revenu du ménage. Ils travaillent comme enseignants, employés de bureau, directeurs d'entreprises de construction, propriétaires de petites entreprises ou employés du gouvernement ou d'une ONG. Beaucoup complètent également leurs revenus en louant des petites maisons ou des chambres, en achetant des taxis et des autobus, que les membres de leur famille conduisent en leur nom, ou en gérant des bars à kava ou des petits magasins situés chez eux (voir photo 3 et Rio, ce volume : 96). Ces familles font partie de la classe moyenne urbaine croissante de Port-Vila.



PHOTO 2. – Les parents des jeunes de Freswota croient, qu'en partant vivre en ville, ils assureraient une meilleure vie à leurs enfants ; mais, avec les limites de la scolarisation et le peu d'opportunités pour de réels emplois, beaucoup de jeunes hommes urbains passent leurs journées avec leur escouade sur le bord de la route en s'interrogeant sur le choix fait par leurs parents, 2013 (© Daniela Kraemer)

Les familles de Port-Vila ont beaucoup de dépenses et d'obligations financières. Même si les chefs de familles autorisent généralement les jeunes hommes sans emploi à dormir dans leur maison, cela devient de plus en plus problématique car les maisons sont surchargées. Par exemple, Griffith, 23 ans, dort chaque nuit dans une maison de location inachevée. Il explique qu'il dort là-bas sur un vieux matelas car il n'y a pas assez de place pour lui dans la maison de sa sœur. De même, Arthur, 28 ans, dort régulièrement dans un « ghetto » (un hangar abandonné que l'escouade des garçons utilise comme clubhouse, voir Stern, ce volume: 121) car la maison de ses parents ne pouvait plus l'accueillir.

Que se passe-t-il dans ces foyers urbains pour que des membres d'une famille refusent le gîte et le couvert à leurs hommes jeunes ? Un grand nombre des jeunes avec qui j'ai passé du temps remarquent que les opportunités se sont faites de plus en plus rares avec le temps. Les années qui suivirent l'indépendance étaient pleines d'espoir pour les habitants de Port-Vila et les gens rêvaient de prospérité et d'opportunité, mais la réalité fut différente (Bolton, 1999 ; MacClancy, 1980). Ceci est particulièrement le cas pour la génération née juste après l'indépendance (1980). Envoyer ses enfants à l'école est devenu de plus en plus inabordable pour les familles de Port Vila³ et, de

3. Les frais de scolarité, inexistant dans les écoles françaises et très peu élevés dans les écoles anglaises pendant l'époque coloniale (Miles, 1998 : 50), ont augmenté après l'indépendance, au point que l'école est devenue inabordable pour bien des familles.



PHOTO 3. – Petit magasin de proximité dans le quartier de Freswota, 2013
(© Daniela Kraemer)

cette génération, nombreux sont ceux n'ayant pu poursuivre leur éducation après la sixième. À ce propos, Jaksil, 23 ans, m'explique :

« C'est la responsabilité des parents de payer les frais de scolarité de leurs enfants. Mais, s'ils ne le font pas, comme avec moi, hé bien, ce qui s'est passé, c'est que je n'ai pas de certificat, de papier⁴ ou quoi que ce soit qui prouve que je peux travailler. Donc, même s'il y a du travail, je ne peux même pas poser ma candidature. C'est le problème du système car ici, en ville, l'éducation est la seule voie qui te permette de faire partie du système. Mais quand tu n'as pas d'éducation, quand tu n'as pas ce papier, qu'est ce que tu fais ? Le produit dont j'ai besoin pour vivre en ville, c'est de l'argent, mais je ne peux pas l'obtenir, je suis un décrocheur, j'ai peu d'instruction. En ville, il n'y a qu'une seule route pour gagner de l'argent et moi j'ai dû quitter cette route à mi-chemin. »

Les jeunes hommes que j'ai rencontrés ont exprimé le désir de comprendre et de pardonner à leurs parents leur incapacité à payer leurs frais de scolarité. Cependant, les jours où leur estomac était particulièrement vide, ils critiquaient les mauvaises décisions prises par leurs parents et leur reprochaient d'avoir mal dépensé leur argent. Comme mentionné par Jaksil, ces jeunes hommes se qualifient eux-mêmes de « décrocheurs ». Le fait de n'avoir pas reçu suffisamment d'éducation a un impact important sur leur identité. Owen, 24 ans raconte :

« Nos parents pensaient nous offrir un bon niveau de vie ici. Ils pensaient qu'on aurait une chance de

faire partie de ce système urbain. On pensait qu'on aurait aussi la chance de contribuer à cette société, de travailler, de contribuer à la vie d'ici, mais finalement, on réalise qu'on est pas allé suffisamment à l'école, qu'on a pas de travail et, en fin de compte, on ne fait rien du tout. Vraiment, nous les garçons de la route, on a aucune chance. On dépend du système. On a besoin d'un travail pour avoir de l'argent mais on ne peut pas avoir de travail. Donc la vie est très dure. C'est très dur, surtout si on veut fonder une famille correctement, commencer notre propre vie et qu'on n'a rien pour démarrer. »

Owen fait ici mention du sentiment général qu'ont les garçons d'être complètement mis à l'écart du

système urbain dont leurs vies et leur futur dépendent. Bien que la plupart des garçons de cette escouade soient déjà pères, aucun d'eux n'est marié et peu ont pu fonder leur propre foyer et ainsi acquérir le statut d'adulte⁵. Lorsque les garçons évoquent leur avenir, ils le qualifient souvent de « point d'interrogation » (*kwestin mak*) suggérant qu'ils ne savent pas du tout de quoi le lendemain sera fait.

La participation à l'économie salariale a toujours été un aspect central de l'histoire et du développement de Port-Vila. Pendant la période coloniale, l'emploi était une condition préalable à l'installation des ni-Vanuatu en ville. Selon Mitchell, cette idée trouve encore écho aujourd'hui ; aussi est-il régulièrement suggéré que les jeunes sans emploi soient renvoyés dans leur île d'origine (2004 : 361). Pourtant le niveau de chômage élevé rend difficile la recherche d'emploi, surtout pour les jeunes sans diplôme. Selon le dernier recensement, dans le Vanuatu urbain (Port-Vila et Luganville), le taux de chômage aurait atteint 12 % (Vanuatu National Statistics Office, 2009). Entre, d'un côté, la société qui attend d'eux qu'ils travaillent et, de l'autre, leur éducation limitée et le fort taux de chômage, les jeunes qui vivent en milieu urbain ressentent une pression importante. La plupart des jeunes hommes que je connais ont exprimé un désir sincère de travailler. Ils veulent gagner de l'argent et aider leurs familles et leur foyer. Pourtant, l'autre obstacle auquel ils doivent faire face est le déclin du nombre d'emplois non qualifiés au Vanuatu depuis l'indépendance. Le père

4. NDLR – Sous-entendu, de diplôme.

5. Le seul jeune homme que j'ai côtoyé ayant réussi à fonder un foyer et y vivre avec sa petite amie et leurs trois bébés a pu le faire grâce à l'emploi bien rémunéré de la jeune femme.

du propriétaire d'un bar à kava de Freswota, âgé de 70 ans, explique :

« Avant, dans les années 1950 et 1960, très peu de gens allaient à l'école, mais de nombreuses personnes étaient employées dans ce que nous appelions du travail non qualifié. À cette époque, le principal travail était, dans les îles, la coupe de coprah et, en ville, le chargement et déchargement du coprah dans des conteneurs sur les navires. C'est fini l'époque des plantations sur les îles, donc tout le monde va en ville pour trouver du travail. Mais en ville, il n'y a pas d'emplois non qualifiés. Avant, beaucoup de gens travaillaient aussi sur des barges pour aider à déplacer les marchandises. Cela a donné du travail à beaucoup de jeunes et le salaire aussi était bon. Mais aujourd'hui, pour obtenir un emploi sur une barge, il faut un diplôme et, aujourd'hui, les barges n'emploient pas beaucoup de personnes parce qu'elles utilisent des machines pour déplacer les marchandises. Donc, c'est un problème pour les jeunes de la ville aujourd'hui. Surtout ceux qui sont âgés de 30 ans et qui n'ont pas le papier. »

Partout au Vanuatu, certains demandeurs d'emploi se sont inscrits au Programme des Employeurs saisonniers reconnus (*Recognized Seasonal Employer Scheme*) qui recrute des habitants des îles du Pacifique pour travailler dans les plantations australiennes et néo-zélandaises. Ceux y ayant participé décrivent des conditions de travail abusives et une vie où violences et drogues sont fréquentes. Aussi, aucun des jeunes hommes avec lesquels j'ai travaillé n'a considéré cette option comme étant bonne. Par ailleurs, peu d'entre eux souhaitent quitter Port-Vila. Ils ont déjà consacré une bonne partie de leur énergie à « s'enraciner » dans Freswota, ce qu'ils appellent le projet de développement de leur communauté (Kraemer, 2013). Comme ils me l'ont souvent répété, à quoi sert l'argent si leur communauté n'est pas un endroit sûr où vivre ?

Bien que leurs moyens de « gagner de l'argent » (Mitchell, 2002 : 422) soient limités en ville, les jeunes citadins sont également de plus en plus privés des terres ancestrales et n'ont donc pas accès à ces ressources alors qu'elles pourraient contribuer à leur stabilité économique (Kraemer, 2013). Gérôme, 21 ans, me raconte au cours d'un après-midi :

« On ne sait rien de nos traditions parce que nos parents se sont installés en ville croyant qu'ils nous donnaient une bonne vie en ville. Ils croyaient qu'on allait saisir la vie en ville et contribuer à la société à travers l'école et le travail qu'on aurait ici. Mais on est là et on voit qu'il n'y a rien pour nous ici, et on ne fait pas non plus partie de la vie insulaire parce qu'on a le mode de vie de la ville, pas celui des îles. »

Pour la plupart, les jeunes citadins n'ont pas eu la possibilité de maintenir des relations avec les membres de leur famille restés vivre dans les îles et, pour cette raison, il arrive de plus en plus sou-

vent que ceux-ci les empêchent de participer aux cérémonies donnant accès aux terres ancestrales. En ville, l'expression qui désigne généralement ce phénomène est « cacher la terre » (*stap haedem graon*). Il s'agit de dissimuler le lignage ou l'ascendance de quelqu'un, empêchant les descendants de réclamer leur terre. Au cours de la période que j'ai passée sur les îles, j'ai pu observer que certaines personnes cachent à leur famille citadine l'existence de terres. Dans un monde où tout coûte de plus en plus cher, la terre est une ressource précieuse et limitée que certains insulaires se refusent à partager. En effet, un seul de mes informateurs m'a raconté qu'à la mort de son grand-père, son père l'a aidé à se rendre sur leur île d'origine afin qu'il puisse faire un don de nourriture à la cérémonie funéraire et tuer un cochon afin de garder accès à la terre familiale. En revanche, aucun autre jeune homme de ma connaissance n'avait été invité à participer à une telle cérémonie ou n'avait eu les moyens d'y participer. Comme l'a observé Rodman dans le cas d'Ambae du sud-est, ne pas offrir de cadeaux et ne pas participer aux rituels laissent la possibilité à quelqu'un d'autre de le faire et donc de réclamer la terre (1987 : 44). La réduction de l'accès à la terre dépossède encore un peu plus les jeunes citadins. Non seulement cette génération ne possède pas les diplômes d'études secondaires nécessaires à leur entrée sur le marché du travail en ville, mais le marché du travail non spécialisé a beaucoup rétréci ; qui plus est, les jeunes sont privés d'une ressource précieuse qui leur permettrait par du travail agricole ou autres investissements, de subvenir aux besoins de leurs familles.

En somme, cette génération de jeunes citadins est incapable d'aider financièrement ou alimentaires leurs familles. À titre d'exemple, lorsque Hudson 24 ans, apprit la mort de son grand-père paternel, il était bouleversé. Il dit qu'il n'avait pas d'argent pour acheter le sac de 5 kilos de riz qu'il devait offrir à son père et au reste de la famille, ni les 200 Vatu (\$2,00 AUS) pour payer le trajet en bus jusqu'à la maison du grand-père. En conséquence, il n'a pas pu participer à cette importante cérémonie rituelle. C'est aussi par manque d'argent que Samuel, 26 ans retardait sa visite à sa sœur et son nouveau né. Samuel m'a avoué être incapable d'acheter ou de faire pousser les aliments à offrir en célébration de la naissance de l'enfant. Au moment de cette confession, cela faisait déjà 2 mois que le bébé était né. En général les jeunes de Freswota sans emploi n'ont pas les moyens de contribuer à ces cérémonies importantes et par conséquent, comme dans le cas de Hudson et de Samuel, ils en sont exclus.

La littérature sur le Vanuatu montre à quel point la distribution de cadeaux est une pratique importante qui permet la création et la conservation de liens sociaux (Rodman, 1987 ; Jolly,

1994). Par ce système de dons, les individus créent un lien permanent. Le fait que de nombreux jeunes de Freswota ne contribuent pas à la vie familiale quotidienne ni aux cérémonies (*kastom*) fait partie d'un problème plus large auquel font face les jeunes nés et élevés en ville : les choix faits par leurs parents pour leur avenir les empêchent de participer à ces échanges. Pour les jeunes sans emploi, cette non-contribution a des conséquences. L'une d'entre elles est que de moins en moins de membres de leur famille leur apporte ressources et soutien.

Contribution

La notion de « contribution » (*kontribiut*), déjà évoquée plus haut, est une notion clé pour comprendre ce qui se passe actuellement en terme de partage des ressources entre les membres des familles de Freswota. Les habitants de Freswota utilisent fréquemment le terme « contribuer » lorsqu'ils décrivent la manière dont eux-mêmes ou les autres participent à la société. Plus précisément, le terme est utilisé pour désigner la participation d'individus au sein d'une entreprise collective. Les habitants de Freswota commentent ce que les gens donnent à l'église ou aux cérémonies de mariage, les femmes se plaignent des maris qui ne contribuent pas suffisamment aux finances du ménage et les voisins jasant sur ceux qui ne contribuent pas aux collectes de fonds communautaires.

Contribuer ne consiste pas seulement à donner de l'argent ou des produits alimentaires, il s'agit également de participer par le travail. Par exemple, lorsque Manu, 28 ans, est arrivé chez moi sans prévenir au moment du repas, j'étais en train de faire la cuisine avec quelques jeunes hommes. En lui tendant une assiette, il m'a répondu confus qu'il ne méritait pas de manger puisqu'il n'avait participé à sa préparation. Ces jeunes hommes ressentent des tensions importantes quant à leur statut et leur présence au sein du ménage. Ils évoquent souvent des conflits familiaux liés à leur droit de participer aux repas puisqu'en temps que jeunes hommes au chômage, ils ne contribuent pas à la vie économique du foyer. Benny, 22 ans, raconte qu'il est l'un des rares garçons de l'escouade à recevoir quotidiennement de la nourriture et quelques pièces par semaine de la part de ses parents. Il m'explique aussi que c'est parce que, chaque matin, il balaie et lave le sol. Ses parents lui demandent d'accomplir ces tâches car ses sœurs ne vivent pas à la maison.

Cependant, contrairement à Benny, la plupart des jeunes hommes avec lesquels j'ai travaillé m'ont dit ne pas contribuer à la vie de la maisonnée dans laquelle ils habitent, ni financiè-

rement, ni par le travail, et c'est pourquoi ils se résignent à trouver une casserole vide en rentrant et à ne « pas toujours manger ». Un parent d'un de ces jeunes hommes dont les revenus de travail font vivre le foyer, m'a donné son opinion sur la question :

« Un parent ne dira jamais à son enfant de quitter la maison et de ne jamais revenir. Non, les enfants sont comme notre main droite, ils sont très importants. Mais les parents ne nourrissent pas les jeunes qui ne travaillent pas parce qu'ils veulent qu'ils gagnent leur croûte ! On pense que ce n'est pas juste que certains travaillent et d'autres mangent gratuitement. »

Beaucoup de jeunes hommes décrivent cela comme une « situation sans issue ». D'après eux, ils contribueraient à la vie financière de leurs familles s'ils le pouvaient, mais les obstacles sont tels qu'ils ne peuvent y parvenir. Même contribuer au travail ménager est difficile pour ces jeunes hommes car ce sont généralement les jeunes femmes qui sont sans emploi ni formation qui s'occupent des travaux domestiques et des enfants. Pendant le temps que j'ai passé avec les femmes, la question de la privation de nourriture par leurs parents n'a jamais été abordée. De plus, je n'ai pas trouvé que les parents encourageaient leurs jeunes femmes à passer du temps à l'extérieur de la maison (bien au contraire). En termes de soutien de leurs parents et du reste du foyer, l'expérience des « filles » sans emploi contraste avec celle des garçons. Le caractère genré de la casserole est important à souligner.

L'accent mis sur la contribution – ou son absence – explique donc le commentaire de Luke, avec lequel cet article a commencé et selon lequel les parents ne partagent pas toujours leur nourriture avec les enfants comme lui. Les familles de Freswota parlent souvent de leurs projets de passer leur retraite en ville. Beaucoup de parents m'ont dit s'inquiéter de savoir qui pourra les aider à vivre en ville pendant leurs vieux jours. Comme dans beaucoup d'endroits, ils voient leurs enfants comme un investissement pour l'avenir. Pourtant, à mesure que le coût de la vie en ville augmente, et que les enfants se montrent incapables de contribuer aux besoins du ménage, les familles commencent à sélectionner les jeunes dans lesquels ils investissent. Pour certaines familles, il est plus intéressant d'offrir des ressources à un jeune dont la situation scolaire ou professionnelle est meilleure et donc avec lequel leur chance d'obtenir un retour sur investissement est supérieure.

À Freswota, le partage de la nourriture entre les membres d'un même foyer semble être de plus en plus restreint. La pratique consistant à cacher la nourriture aux autres n'est pas nouvelle au Vanuatu et, dans toute la Mélanésie, le partage et la dissimulation d'aliments ont toujours été une



PHOTO 4. – Des garçons de Freswota préparant ensemble le repas pour l'escouade, 2013 (© Daniela Kraemer)

façon de moduler les relations sociales (Kahn, 1986 ; Munn, 1986 : 50). À Freswota, la pratique qui consiste à ne pas partager la nourriture avec les fils est de plus en plus répandue. Cela entraîne une transformation des relations familiales en ville. Après la colonisation et l'introduction du christianisme, l'urbanisation devient un moteur de changement social et culturel considérable. Comme Jaksil l'explique :

« En ville, les relations sont rompues (*brokbrok*). Certaines familles construisent de grands murs autour de leurs maisons et ignorent les membres les plus pauvres de la famille, en particulier ceux comme moi, les garçons sans instruction, ceux de la route. Il n'y a pas beaucoup de partage et ce n'est pas juste parce que s'ils réussissent, ils devraient être ouverts à tout le monde, en particulier envers leur famille. Voilà ce qu'est la famille en Mélanésie. »

Jaksil souligne à juste titre que les ressources ne circulent pas de la même manière qu'auparavant et que tout le monde n'a donc pas la possibilité de prendre part au système de relations sociales, celui-ci étant basé sur la dette et l'obligation de donner et recevoir. La notion émique de contribution, dans le contexte croissant du capitalisme néolibéral, transforme les relations intergénérationnelles à travers Port-Vila.

Renforcement des relations non familiales en ville

Comme décrit précédemment, la relation entre de nombreux jeunes hommes et leurs proches est de moins en moins favorable car les jeunes ne peuvent compter sur ces derniers pour obtenir un soutien social et économique. Bloch écrit que :

« manger ensemble n'est pas un simple reflet de la substance commune, mais un mécanisme qui la crée. » (2005 : 53)

En ne partageant pas de nourriture avec les jeunes hommes et en les excluant des repas, le lien entre les membres de la famille se transforme.

Comment les jeunes hommes réagissent-ils au refus de leur famille de leur offrir un soutien ? En se concentrant sur le développement de relations de soutien avec des amis, des voisins et d'autres membres de la communauté. Par exemple, à Freswota, « l'escouade » est devenue un mode d'organisation sociale, une infrastructure informelle, développée par les jeunes sans emploi et qui leur a permis d'élargir leurs réseaux et d'ordonner leur vie sociale, tentant ainsi de gérer un contexte de vie sans soutien (Kraemer, 2013, 2017b). Les chefs d'escouade fournissent aux membres une structure et donnent du sens à leur vie. En effet, Eugène, le chef d'escouade, est appelé « Sargent » ou « sergent-major » parce qu'il est considéré comme le dirigeant du groupe. Les chefs d'escouade guident le groupe dans ses activités quotidiennes (travail communautaire, action politique locale, etc.). Ils garantissent la discipline (un jour, un jeune homme ivre a passé la nuit sur le bord de la route et un chef lui a interdit de boire pendant deux mois) et offrent un soutien et une représentation aux membres (par exemple lors de réunions de réconciliation ou pour le règlement de différends). Concernant le partage de nourriture, les chefs d'escouade achètent régulièrement de quoi manger, comme des ailes de poulet et du riz, que les membres du groupe pourront cuisiner. Ces derniers prennent régulièrement leur déjeuner dans la cabane abandonnée dans laquelle ils passent leurs matinées. Alors qu'en 2010 la faim n'était pas évoquée comme un problème global à Port-Vila, il s'agissait déjà d'un problème important chez les jeunes hommes sans emploi. Conscients que les casseroles sont souvent vides, les chefs d'escouade essaient de fournir régulièrement de la nourriture aux membres du groupe.

Les membres de l'équipe achètent des produits alimentaires grâce à l'argent récolté lors de travaux effectués pour la communauté (couper



PHOTO 5. – Vente de pain local dans le quartier de Freswota, 2013
(© Daniela Kraemer)

l'herbe, réparer les abris, nettoyer des parcelles de terrain, débroussailler, etc.) et par leurs propres initiatives telles que leur coopérative de cannabis et leur station de lavage de voitures. Les dirigeants de l'escouade ont également des relations avec les politiciens locaux et, à l'occasion, le groupe gagne de l'argent en travaillant officiellement pour la municipalité, coupant l'herbe le long des routes principales et travaillant comme gardes de sécurité pour les événements de Port-Vila. Après chaque tâche achevée, Sargent distribue l'argent aux garçons y ayant participé. En outre, il a l'habitude d'offrir le kava le soir même aux membres de l'équipe. Le rôle de Sargent est très proche de celui d'un patron, terme souvent utilisé pour le décrire. Ainsi, nous voyons que c'est l'escouade et non pas la famille qui est devenue le moyen par lequel les jeunes hommes sans emploi surmontent leur incapacité à obtenir un travail, un revenu régulier et leur manque de nourriture.

Sans surprise, les membres de l'escouade utilisent également le concept de contribution dans leurs relations. Tandis que Sargent et les chefs d'escouade font bénéficier les membres de leurs qualités de meneur et de leur soutien, ces derniers offrent leur temps et leur travail. De même, ils partagent les biens les plus prisés dès qu'ils y ont accès. Par exemple, lorsque Bryson, 18 ans, a mis la main sur une bouteille de whisky, il est allé la partager avec Sargent et plusieurs autres, même s'il n'était que 9 h du matin. *A contrario*, il est arrivé qu'un jeune homme, ayant caché un sachet de cannabis au groupe, se fasse traquer et frapper par certains membres. Pour ces jeunes, comme pour leurs parents, le partage de la nourriture et des autres biens est un moyen important de développer des relations de soutien les uns avec les autres. Ils consacrent ainsi une

grande partie de leur temps et de leur énergie à décider de la façon dont l'alcool, le kava, les cigarettes et les aliments seront acquis et partagés (Kraemer, 2013).

On peut se demander pourquoi les jeunes hommes n'utilisent pas l'argent qu'ils reçoivent pour contribuer au foyer familial ? Pour des raisons semblables à celles qui les poussent à dépenser leur argent dans un forfait téléphonique par exemple (Kraemer, 2017) ; ces jeunes sans emploi dépensent les quelques pièces qu'ils reçoivent en nourriture et kava qu'ils partagent avec leurs amis et autres membres de la communauté de Freswota car cela maximise pour eux la possibilité de créer et maintenir

des relations de soutien. Nous voyons que le partage de biens constitue un moyen important de produire et conserver des relations sociales à Freswota. Mais, aujourd'hui, les jeunes sans emploi sont victimes du manque de soutien de la part de leurs parents et proches, d'où le renforcement d'une solidarité avec ceux qui ne font pas partie de la famille.

Le langage utilisé pour faire référence aux amis est révélateur du changement qui s'opère et de la force des liens ainsi créés. Par exemple, pour parler des amis, les jeunes utilisent les termes de « frère » et « sœur ». En outre, lors d'événements publics, ils font référence à la communauté par l'expression « la famille Freswota ». De plus en plus souvent, le soutien social et financier est apporté par la « famille Freswota » et les « frères et sœurs » avec lesquels ils partagent davantage d'expériences, comme le révèle leur langage. En effet, ils font une distinction nette entre leur famille Freswota, les frères et sœurs Freswota et leurs parents ou autres membres de la famille. Cette distinction s'opère notamment par l'usage de l'adjectif *stret* chaque fois qu'ils se réfèrent à un membre de leur véritable famille. Ils disent par exemple « ils font partie de ma *stret* famille » que l'on peut traduire en français par « réelle », « véritable » ou plus exactement « directement apparenté » (Crowley, 2011, 1995 : 235). En revanche, ils font référence à leurs amis de la communauté par les termes de frère et sœur, sans adjectif. De mon point de vue, cette terminologie reflète les tensions évoquées plus haut sur l'obligation qu'ont les gens à donner et recevoir. Les amis et les membres de la communauté qui partagent et apportent leur soutien sont à présent considérés comme des membres de la « famille » ; ce ne sera pas le cas des autres, relégués

au statut de « famille officielle » ou « relation », et ce malgré les liens du sang partagés.

Conclusion : une mutation de la solidarité

Pour les parents et les membres qui contribuent au ménage, le partage ou le non-partage de nourriture a pris un caractère sentencieux à mesure que les relations entre les membres se transforment. Les « grands murs » auxquels Jaksil fait référence suggèrent l'émergence d'une toute nouvelle composition des ménages urbains, au sein desquels l'adhésion repose sur la possibilité ou non de contribuer au foyer. Ceci explique pourquoi de nombreux ménages de Freswota intègrent un neveu ou un parent actif et rejettent de plus en plus les fils sans emploi. C'est ce qu'illustrent les paroles de Jaksil et sa référence « aux murs », à la fois physiques et symboliques et qui sont bâtis autour des membres de la famille qui, comme lui, font partie des plus pauvres.

J'ai souvent été frappée par le fait que les jeunes hommes sans emploi présumaient qu'ils avaient un droit sur les ressources de leurs parents. Ce droit reflète les tensions évoquées ici à propos de la consommation, du partage et de la notion de contribution. Le conflit repose sur une divergence croissante entre les relations familiales idéales et les relations pratiquées, et une tension croissante dans l'attitude à l'égard du partage entre les personnes qui possèdent et celles qui ne possèdent rien.

En Mélanésie, les actes publics de non-partage ont longtemps été stigmatisés, si bien que les gens finissaient par partager de peur des récriminations, notamment de la part des sorcières qui tuent les gens égoïstes (Whitehead, 2000 ; Munn, 1986). Pourtant, à Port-Vila, l'étiquette et l'attitude vis-à-vis du partage avec la famille se transforment, et un remodelage de la notion de don réciproque, qui insiste sur la contribution individuelle, est en train d'émerger. Alors qu'à travers le Vanuatu, le processus de don réciproque participe souvent à la création des relations sociales durables, l'interprétation urbaine contemporaine de la contribution engendre au contraire une distanciation sociale. Cela est dû au fait que la réciprocité implique une interaction entre donateurs et receveurs qui peut transcender les générations, tandis que la contribution se focalise davantage sur la capacité d'un individu à donner, dans un environnement où l'accès à l'argent et à la nourriture est inégal et difficile. De plus, alors que le partage de nourriture et de dons impliquait autrefois un effort collectif – la nourriture étant produite, partagée et consommée ensemble –, le système de contribution est dicté par des individus et dépend uniquement de rapports individuels. C'est ce qu'illustre l'exemple de

Robert et son oncle. Dans un contexte urbain, de nouvelles valeurs émergent alors.

Il est important de noter que la réciprocité n'a pas diminué mais qu'un nouveau contexte social, dans lequel les individus qui ne peuvent pas contribuer sont marginalisés, est en train d'apparaître. Les jeunes hommes avec lesquels j'ai travaillé ressentent souvent une rancœur vis-à-vis de leur famille à cause de ce refus de partager. Pourtant, ce phénomène de non-partage correspond en réalité à l'application des principes de réciprocité du Vanuatu. Malheureusement, les jeunes hommes sans emploi n'ont pas la possibilité de participer à l'économie du partage au sein de leur foyer. Il semble que ce qui est en train de se produire à Freswota est un déplacement de la solidarité familiale (entre proches et membres d'une même famille) vers une solidarité fondée sur une catégorie d'âge, des expériences et des attentes communes. C'est ce qu'explique Craig, 21 ans, à propos de son meilleur ami Gérôme :

« Ce gars, c'est mon frère, c'est la seule personne en qui j'ai vraiment confiance. Quand j'ai besoin de quelque chose, il est là, il me donnerait tout, même sa chemise. Gérôme, c'est mon frère, ma famille. Et ma *stret* famille ? Bah, je ne sais pas. Eux, ils ne m'aident pas vraiment. »

Pour ces jeunes hommes, il existe clairement une diminution de la force, de la fiabilité et de l'importance des relations familiales à Freswota. En revanche, au sein de leur escouade, composée de voisins et d'amis du même âge, tous sous-qualifiés et sous-employés, les rapports sont de plus en plus solidaires. Cependant, il est intéressant de noter que lorsque les jeunes disent que « les relations en ville sont brisées » (*reletinsip lo taon i brokbrok*), ils ne disent pas de manière explicite que c'est, en réalité, leurs relations familiales qui sont brisées, alors que celles avec leurs pairs se renforcent. Peut-être cela est-il dû au fait que bien que ces sortes de relations se renforcent, elles sont aussi vécues comme peu fiables. Les jeunes hommes déplorent alors un système de relations brisé et une existence précaire.

BIBLIOGRAPHIE

- BLOCH Maurice, 2005. *Essays on Cultural Transmission*, Oxford, Berg.
- BOLTON Lissant, 1999. Women, Place and Practice in Vanuatu: a View from Ambae, *Oceania* 70 (1), pp. 43-55.
- CROWLEY Terry 1995. *A New Bislama Dictionary*, Suva, University of the South Pacific, Pacific Languages Unit.

- , 2011 (2nd ed.). *A New Bislama Dictionary*, Suva, Institute of Pacific Studies.
- GODDARD Michael, 2005. *The Unseen City: Anthropological Perspectives on Port Moresby*, Canberra, Pandanus Books.
- JOLLY Margaret, 1994. *Women of the Place: Kastom, Colonialism and Gender in Vanuatu*, Reading, Harwood Academic Publishers.
- , 1999. Another Time, Another Place, *Oceania* 69, pp. 282-299.
- KAHN Myriam, 1986. *Always Hungry, Never Greedy: Food and the Expression of Gender in a Melanesian Society*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KRAEMER Daniela, 2013. Planting Roots, Making Place: An Ethnography of Young Men in Port-Vila, Vanuatu, thèse de doctorat, Department of Social Anthropology, London, UK, London School of Economics.
- , 2015. Do You Have a Mobile? Mobile Phone Practices and the Refashioning of Social Relationships in Port-Vila Town, *The Australian Journal of Anthropology* 28 (1), pp. 39-55.
- , 2017a (à paraître). Working the mobile: Giving and Spending Phone credit in Port-Vila, Vanuatu, in R. Foster and H. Horst (eds), *The Moral Economy of Mobile Phones*, special issue *Australian National University E-Journal*.
- , 2017 b. The Port Vila ‘Squad’ – A Mode Of Urban Social Organization communication présentée dans la sessions *Alternative Socialities*, organisée by Daniela Kraemer et Dominik Schieder, Munich June 29th-July 2nd.
- MILES William F. S., 1999. *Bridging Mental Boundaries in a Post-colonial Microcosm: Identity and Development in Vanuatu*, Honolulu: University of Hawai’i Press.
- MITCHELL Jean, 2004. “Killing Time” in a Post-colonial town: Young People and Settlements in Port-Vila, Vanuatu, in V. Lockwood (ed.), *Globalization and Culture Change in the Pacific Islands*, New Jersey, Pearson Education.
- , 2002. Roads, Restlessness and Relationships: An Urban Settlement in Postcolonial Vanuatu, thèse de doctorat, Toronto, York University, Department of Anthropology.
- MUNN Nancy, 1986. *The Fame of Gawa: a Symbolic Study of Value Transformation in a Massim Papua New Guinea Society*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MACCLANCY Jeremy, 1980. *To Kill a Bird with Two Stones: A Short History of Vanuatu*, Port-Vila, Vanuatu Cultural Centre.
- RODMAN Margaret, 1987. *Masters of Tradition: Consequences of Customary Land Tenure in Longana, Vanuatu*, Vancouver, University of British Columbia Press.
- VANUATU NATIONAL STATISTICS OFFICE, 2009. *National Census of Population and Housing*, Port-Vila, Ministry of Finance and Economic Management.
- WHITEHEAD Harriet, 2000. *Food Rules: Hunting, Sharing, and Tabooing Game in Papua New Guinea*, Michigan, University of Michigan Press.